

Vous savez, je marche toujours sur la pointe des pieds... depuis très longtemps... des années. Le médecin prétend que ça fait vingt-deux ans. C'est arrivé comme ça, je n'ai rien à dire là-dessus; ni rien à expliquer à propos de l'apparition des plaies. Deux ou trois fois des petits trous se sont formés sur le dessus de mes pieds et au creux de mes mains. Au côté gauche, j'ai eu une plaie de trois centimètres d'où suintaient le sérum et le sang. C'est toujours arrivé au moment du saint Vendredi. C'est impossible de l'expliquer, je n'ai pas de mots pour dire ça. Quand ça arrive, ça met le médecin dans tous ses états. Il sort tout son arsenal pour vérifier si c'est moi qui les crée ces blessures, il a même inventé un appareil d'observation, une plaque de métal qu'il fixe au cou-de-pied. Cette plaque est munie en son centre d'un verre de montre enchâssé, fixé par des cordons et tout cela fermé par des cachets de cire. La petite ampoule apparaît quand même. Les médecins ont fini par conclure que c'était moi qui les causais consciemment et même parfois... inconsciemment, ils ont dit. Ils n'aiment pas que je leur montre où leur science s'arrête, ils cherchent. Ils énumèrent des symptômes, je leur dis toujours : non ce n'est pas cela.

À la moindre manifestation de ce qui m'habite, le médecin fait venir le photographe, comme si celui-ci pouvait en voir plus avec ses appareils. Je veux bien, mais quand même. Ils m'amènent tout en haut, au septième étage de l'hôpital, sous prétexte que la lumière du jour c'est beaucoup mieux pour la photographie. Je dois poser pour eux pendant de longues heures ennuyeuses. Des clichés, ils en ont pris des centaines. Ils les ont classés au fur et à mesure, jour après jour; ils les ont épinglés côte à côte pour former un grand tableau d'observation qu'ils ont ensuite placé bien en vue afin qu'il soit consulté par tous ceux qui le désiraient. De longs pans de ma vie ont été ainsi rabattus et datés. De longs pans de vie sont ainsi préservés, disent-ils. Mais que disent-elles de moi ces photographies? Tantôt on dirait un homme, tantôt on dirait une femme. Moi, au fond, je m'en fous, mais pour eux c'est extrêmement important de savoir qui je suis. Ma-de-lei-ne : une femme. Moi j'en ris parce que Madeleine ce n'est pas mon vrai nom, c'est celui que j'ai choisi. J'avais le goût d'avoir une histoire. J'ai donc regardé tous ces beaux tableaux que l'on voit exposés dans les musées et j'ai trouvé beaucoup de Madeleine à qui je voulais ressembler. Je voulais une histoire. Je sais ainsi d'où je viens. Ce n'est pas rien, vous savez, d'avoir de la lignée. Toutes ces Madeleine sont reconnues aujourd'hui pour avoir vécu des expériences hors du commun. Comme moi.

C'est impossible d'expliquer aux médecins ce que je vis quand je suis visitée le temps d'une sarabande. Ça, ça échappera toujours à leur surveillance, même si un jour ils inventaient la photographie qui bouge. Ce n'est pas impossible ça, après avoir vu tous ces appareils biscornus à l'hôpital.

J'imagine facilement qu'ils pourraient inventer un appareil photographique qui fonctionne à cœur de journée et qu'ils dissimuleraient un peu partout, dans les murs, derrière les cadres. Ils auraient vite l'idée de l'attacher à mon corps, avec des bandages scellés à la cire, ou peut-être ils penseraient le faire tout petit pour pouvoir l'insérer sous ma peau. Ils peuvent toujours essayer parce qu'au fond ils ne savent pas que la photographie n'est intéressée qu'à elle-même et qu'elle ne révèle jamais rien.

Des photographies j'en vois de plus en plus et pas que des médicales.

J'ai vu de pauvres gens qui avaient été photographiés à leur insu. Il me semble qu'ils erraient dans un square, sous la neige, sans savoir ce qui se passait. C'est vrai que dans ces lieux on ne sait jamais ce qui peut arriver. Une nuit j'ai voulu dormir à la belle étoile, sur un banc public, seulement par esprit de renoncement. Je croyais que c'était important, mais on m'a arrêtée pour délit d'errance. Ce n'est pas permis l'errance. J'ai été accusée de vagabondage et flânerie. Tout de suite les juges ont décrété : escroquerie et prostitution. Les médecins ont entonné : fausse couche ou alcoolisme. J'en ai entendu même qui m'ont traitée de danseuse.

Ils me soupçonnent toujours de tout.

Peut-être parce qu'un jour, voulant en savoir un peu plus sur la mort, j'ai fouillé dans le cimetière. Oui c'est vrai. J'en ai rapporté deux dents de cadavres. Je sais c'est choquant d'entendre ça, mais je l'ai fait. Moi je me dis que des os on en a tous. S'il y a quelque chose qu'on a en commun c'est ça. Là-dessus on est égaux, n'est-ce pas?

À l'hôpital, comme je vous l'ai dit, on voit toutes sortes d'inventions, mais aussi de drôles d'idées y circulent:comme celle de monter une collection de spécimens d'enfants mal formés conservés dans le formol. Ils veulent faire un musée avec ça. Ils veulent les mettre dans des bocaux sur des tablettes de verre. Ce serait un musée, oui, mais pour qui je me demande? Vous iriez voir ça en famille vous, le dimanche? La misère, quoi.

Alors que des petits bouts d'os, c'est différent quand même, c'est quelque chose qui a subi une longue transformation. Quand on les voit comme ça, on dirait des coquillages ou des champignons; c'est d'une belle couleur terreuse de décomposition. Si les petits bouts d'os pouvaient parler, de quoi traiteraient-ils? Ils parleraient peut-être de ce qu'ils auraient voulu être tout au long de leur ancienne vie, ils essaieraient de s'expliquer ce qui leur est arrivé. Ils dialogueraient avec eux-mêmes pour chercher des réponses ou ils formuleraient sans cesse des questions. Quel était mon monde? Comment je l'habitais?...

Mais, pour arriver à cet état idéal d'ossement, il faut d'abord maigrir, maigrir jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Il faut en finir avec la nourriture. Moi parfois je plafonne à un litre de lait, un œuf et un petit morceau de pain par jour, surtout au moment des extases, qui peuvent durer jusqu'à quinze jours... les bras en croix... immobile. Rien ne rentre, rien ne sort. C'est la panique, si vous comprenez. Ils mesurent tout dans ces moments-là. Ils font des graphiques de mon rythme cardiaque, analysent mon métabolisme, enfin tout quoi. Ils ont étudié mon quotient respiratoire, ils ont mentionné un arrêt de 1 minute 20 secondes, mais ils n'ont jamais pu expliquer mes extases.

Je leur laisse ce problème.

Comme celui d'expliquer une certaine susceptibilité de ma peau. Après l'extase, ma poitrine devient rouge. J'ai déjà gravé Ses initiales sur cette surface enflammée. J'aime le rouge, c'est ma couleur préférée. Ici, à l'hôpital, c'est rare que l'on voit de ia couleur. Tout est gris et morne. Le rouge c'est un éblouissement total, un éclair dans mes yeux, une dilatation de mon corps, une sensation forte de sang répandu. Si je pouvais mettre mes doigts dans cette plaie immense que j'imagine, si je pouvais entrer dedans. Parfois c'est ça aussi mon monde, entrer dans un corps retourné comme un gant, une chair qui n'a plus les contours qu'on lui connaît, beaucoup plus abstraite. Un grand texte écrit par une aveugle avec ses mains, des traces faites sur les murs; d'abord avec les paumes, dans un mouvement qui balaie de gauche à droite ou de haut en bas, puis, du bout des doigts à un rythme plus précipité. Pressée parce que l'espace autour se referme vite, ii lui faut faire des marques plus denses afin qu'elles se retrouvent dans les yeux de quelqu'un qui saura les recevoir.

Quand ma poitrine est rouge, ils savent que ça vient de m'arriver, que je viens d'échapper à leurs instruments de mesure.

Tous les jours je dois présenter au médecin mes pieds et mes mains afin qu'il prenne mes empreintes. Ça fait partie de ma maladie que d'être changeante continuellement. En enregistrant ainsi les lignes de mon corps, ils croient me lire et m'interpréter. Je m'y sou mets pour avoir la paix. J'aimerais qu'ils comprennent bien à quel point des empreintes rouges parleraient davantage de mon corps et de mon plaisir plutôt que d'un mal. De toute façon, ce qu'ils voient comme étant rouge est déjà pour moi doré. Ils peuvent toujours vérifier la couleur de ma peau, mais ils n'en verront pas l'or. Eux ils diront rouge. Ils diront : ça y est, elle a encore viré au rouge. Que je devienne rouge, incandescente, c'est bien fait parce que certains ont osé prétendre que je ne voyais qu'en noir et blanc. C'est difficile d'entendre ça vous savez.



J'énerve le bon docteur, ça c'est certain. Il dit qu'il ne comprend pas mes brusques changements de sensibilité. Vous savez, il me pique pour connaître mon seuil de tolérance à la douleur. Comme celui-ci est très élevé, il doute: il pense que je tire du plaisir de l'aiguille.

Mais c'est comme ça, je ne sens rien. L'odorat, la chaleur, le froid, l'ouïe, l'acuité visuelle, tout est normal, sauf une seule chose : le désintérêt de l'action. Il paraît que c'est pathologique, c'est comme une maladie. Mais c'est de la langueur extrême, une délicieuse défaillance; je fais ce qui est indispensable. Pas plus, je n'en ai pas le courage. Parfois, j'adore les boissons sucrées et je déteste les odeurs fortes, mais pendant l'extase goûts et dégoûts disparaissent. Je suis enivrée par des parfums inconnus. C'est comme les douleurs aux jambes; elles deviennent sources de plaisir.

Qu'on me laisse en paix, c'est tout ce que je demande.

A l'hôpital, quelqu'un a dit que les mouches voient comme à travers un prisme. Pour elles, la réalité serait toute décomposée en fragments et elles verraient aussi en noir et blanc. Je l'ai cru. Comme une mouche, je me suis vue planant dans l'air, traversant les espaces avec la promptitude du vent... Je franchissais les précipices en un instant...Quelle volupté inexprimable de se transporter ainsi sans que les pieds touchent à terre. Rien ne peut donner une idée de la douceur que l'on ressent à voler ainsi, partout. C'est comme les mouches flottantes à la surface de mon œil, celles avec lesquelles je m'amuse les longues journées où je ne veux plus rien faire. Ces jours-là j'essaie de réadapter mon regard pour qu'il ne serve plus à rien d'utile, qu'il ne soit que viscosité. Un ballottement dans un drôle d'espace, comme le glissement des petits personnages dans l'écran de lumière. Ça doit être un rêve que j'ai fait. J'étais dans une sorte de cage avec ce gros œil lumineux au centre. À l'intérieur, la petite femme et le petit homme me souriaient sans arrêt et se baladaient comme les mouches flottantes de mon œil. Tout autour, il y avait de drôles de machines et des oiseaux de différentes grosseurs. Peut-être des pics car ils avaient le bec contre les murs, l'air de bouder. Ils avaient perdu toutes couleurs et ils ne pouvaient être activés que par une tirette sous leurs queues. Alors leurs mouvements étaient saccadés et terrifiants.

Dans cette grande cage, comme je l'ai dit, il y avait un appareil qui s'animait lorsqu'une petite flèche bougeait. Cette boîte fabriquait des patrons qui permettaient de reconstruire les oiseaux et les machines, à volonté. Je crois que c'était les petits personnages qui donnaient les patrons. Et puis j'ai eu le malheur de m'imaginer que la boîte lumineuse voulait absorber mon corps afin d'en produire un modèle réduit, un patron à découper. Qu'elle voulait produire une Madeleine articulée à mettre au mur, chez vous. Il suffirait d'activer la tirette pour que je perde ou retrouve ma position tant aimée de crucifiée. Je risquerais de me retrouver simplement les deux bras le long du corps, comme tout le monde, tirée vers le bas quoi. J'ai eu très peur et je suis partie aussi vite que mes pieds me permettaient de trotter. J'essayais d'échapper à cette machine qui prétendait fabriquer des excédents. J'ai eu très peur d'en être un. J'ai fui, par peur d'être en trop, de trop produire, d'excéder ce que l'on attendait de moi. Mais ce n'était évidemment qu'un rêve.

Fuir. Ai-je déjà imaginé que je pourrais être mieux ailleurs qu'ici? Mais pour fuir il me faudrait des sous, car, je vous l'ai dit, l'errance n'est pas tolérée. Des sous ce n'est pas facile à trouver. C'est caché dans des banques et pour ouvrir les banques il faut des codes, des codes illisibles que tout le monde semble connaître sauf moi. C'est sans doute parce que de l'argent je n'en ai jamais eu. Mes parents en avaient mais moi, très tôt, je l'ai donné afin de consacrer ma vie à la vraie misère. Pourtant, Dieu sait qu'il en faut toujours de l'argent, ne serait-ce que pour fabriquer les grands appareils du docteur. Des appareils qui ont aussi les bras en croix, qui m'obligent à leur serrer la main et à tirer des poids de plusieurs kilos. Quand je vois que l'argent peut aussi servir à fabriquer des appliques aux contours acérés qui ressemblent à des codes de sociétés secrètes, j'ai peur; j'ai peur que tout soit inversé dans le monde du dehors. J'ai peur que le cuivre ne serve plus à guérir les malades, mais qu'il donne maintenant des ordres très précis, des directives pour une meilleure ascension.

Mes ascensions sont moins prévisibles, elles se produisent dans la moiteur et sont autrement gratifiantes. J'ai peu de mots pour en parler; je reviens souvent aux mêmes; je manque de mots pour vous en parler. D'ailleurs, j'ai peur que vous me preniez pour un imposteur, une contrefaçon des saintes. Je voudrais me voir délivrée de tout ce qui en moi est extraordinaire, n'avoir plus qu'une vie de travail, être ignorée de tous, ne plus rien penser et surtout ne plus éprouver de sensations étranges que je ne m'explique pas.

Tout ça prend du temps. Je veux parler de ma vie à l'hôpital. Mesure, mesure et re-mesure, annotations, empreintes, photographies. Mon médecin m'en demande beaucoup. Il a développé sa méthode : l'historiographie, je crois. Il doit tout compiler de mon existence. Quotidiennement, je dois lui écrire des lettres pour décrire tout ce qui me traverse. Ça me demande beaucoup. Ma vie sociale est donc très réduite, presque à rien. Je m'ennuie beaucoup, sauf des jours comme aujourd'hui... la découverte de nouvelles sensations et surtout de quelqu'un à qui parler.

À l'entrée, j'ai remarqué sur une étagère un crochet de métal. C'est un petit instrument de chirurgie qui sert à refermer les plaies. C'est lui qui passe le fil pour rattacher les morceaux qui risqueraient d'être perdus à jamais. Attendre qu'une plaie se referme c'est encore plus long que répondre à toutes les questions du docteur. J'ai pensé l'aider à améliorer sa méthode en lui suggérant d'utiliser des fils de couleur. Pour lui ce serait le fil violet et pour moi le jaune ou le contraire. Avec le crochet on s'amuserait à faire des tortillons, des nœuds qui rendraient palpables nos discussions. On saisirait ainsi beaucoup mieux ce que la photographie rate toujours. En fait on verrait le temps de sa parole et le temps de la mienne. On verrait le temps qu'il met à m'expliquer qui je devrais être et le temps où je décolle, où je délire comme il dit. On pourrait aussi faire un grand tableau quadrillé, enregistrer sans relâche, on pourrait même inverser le temps, changer sa direction sans rien détruire. Juste pour ralentir, juste pour éviter toute conclusion.